

LE CARNET D'ALBERT LONDRES

26 mars, Moukden.

Arrivée à la gare. Le vent sibérien me saisit.

Gare gigantesque, et des plus modernes. Soldats japonais omniprésents. Dix fois, on contrôle mes papiers.

La ville a bien changé depuis dix ans. Immeubles de briques, larges avenues rectilignes. Rigueur toute militaire. Propreté impeccable. A croire que les Japonais ont pris possession de la ville il y a bien longtemps déjà.

Je descends à l'hôtel Yamato, le plus somptueux de Moukden. Là encore, je dois montrer patte blanche pour entrer. J'apprends que l'état-major japonais loge dans ce même hôtel. Parfait ! J'espère justement rencontrer le général Honjo, commandant en chef de l'armée japonaise.

27 mars.

La « Pax Japonica » règne sur la ville. Mais les rumeurs disent que les combats contre les « bandits » font rage dans les campagnes.

J'essaie de rencontrer le général Honjo, mais je me heurte à un refus de la part de ses subordonnés. Ces messieurs de l'état-major ont l'air très occupés.

Je rencontre Henri Champly, envoyé spécial du « Temps ». Il me promet de me présenter au consul de France, qui pourra m'aider à entrer en contact avec les officiels japonais.

Le soir.

Atmosphère aussi glaciale à l'hôtel Yamato que dans les rues venteuses de Moukden. Les officiers japonais boivent du saké, et sortent bruyamment de leur réserve habituelle. On sent chez ses petits hommes en uniformes étriqués le désir d'affirmer virilement qu'ils sont maîtres dans ce pays.

Mes compagnons de table (le consul Crépin et son épouse, et mon confrère Champly) parviennent à rendre l'ambiance chaleureuse.

Je demande au consul s'il peut me faire rencontrer le premier empereur de ce pays, ancien dernier empereur de Chine, Henri Puyi. Mais pour lui, l'Empereur est comme les trois petits singes qu'on peut voir partout en Chine : yeux fermés, oreilles bouchées, bouche close. Les Japonais ont pris soin de bien obturer tout ça.

Il vaudrait mieux que je rencontre le capitaine Yokohama, aide de camp du général Honjo, et ami du consul. Ce dernier se dit capable d'accomplir le tour de force de rapprocher Londres de Yokohama !

28 mars.

Coiffé au poteau par Champly. Il a obtenu une entrevue avec Honjo. D'après ce qu'il m'en dit, il n'a rien pu en tirer d'autre que le parfait discours de propagande.

J'ai réussi à me procurer un interprète japonais : M. Suzuki, un jeune journaliste de Kyoto. J'essaie de le cuisiner sur la question de la Mandchourie, mais il reste de marbre. Il n'a pas d'avis, dit-il. Il n'est là que pour traduire.

Pareil pour tous les officiers nippons que je tente d'interroger : ils n'ont rien à déclarer, et me renvoient à leur hiérarchie.

Bien morne journée. Je ne me sens plus la force de cuisiner dix personnes pour une ligne de déclaration publiable.

Ce soir, cabaret. Ça me changera les idées.

29 mars.

Enfin une piste ! Galka (elle refuse d'être citée) veut me présenter à un exilé japonais, M. Shibuzawa. Il connaît bien l'appareil d'Etat nippon, et il désire me voir pour me faire des confidences. J'ignore comment il a entendu parler de moi. Nous avons rendez-vous chez lui ce soir.

M. Suzuki est ravi : il a organisé une visite des fonderies d'acier modernes installées par les Japonais à Moukden. Il a l'air tout déçu quand je décline son invitation.

Cela me permet d'être débarrassé de lui pour mon rendez-vous de ce soir.

Le soir.

Rendez-vous chez M. Shibuzawa. Une maison de briques toute simple en banlieue de Moukden.

Hinatsu Shibuzawa est un homme entre deux âges, à l'air affable, vêtu d'un kimono traditionnel. Sa femme, également en kimono, nous sert le thé. Ce monsieur Shibuzawa m'a tout l'air d'un aristocrate, bien qu'il n'arbore pas le port austère et guindé des samouraïs modernes.

Entretien avec H. Shibuzawa :

(S'exprime dans un excellent français.)

Grand admirateur de la culture et de la presse française.

Poète et chroniqueur littéraire, il a collaboré avec plusieurs journaux de Tokyo. S'est retiré à Moukden, il y a trois ans.

La raison ? « Divergence de vue avec la classe dirigeante japonaise. »

Il était proche de certains cercles du pouvoir.

« Si j'ai décidé de vous parler aujourd'hui, c'est parce que le Japon a entrepris de se lancer dans un projet de conquête, qui fait courir sur le monde une menace plus terrible qu'on ne pourrait l'imaginer. »

« Connaissez-vous le plan Tanaka ? »

En 1927, le premier ministre japonais Tanaka a proposé un plan stratégique à l'Empereur. H. S. le cite de mémoire :

« Avant de conquérir le monde, nous devons conquérir la Chine.

Avant de conquérir la Chine, nous devons conquérir la Mandchourie et la Mongolie.

Si nous réussissons à conquérir la Chine, le reste des pays asiatiques et de la mer du Sud nous craindront et se rendront à nous.

Alors le monde réalisera que l'Asie orientale est nôtre. »

En envahissant la Mandchourie, le Japon a entrepris de mettre ce plan en application. Après la Chine, il est prêt à se heurter à l'Angleterre, à la France, aux Pays-Bas, aux États-Unis (son grand rival dans le Pacifique).

H.S. : « Mais cette bataille ne se livrera pas seulement sur terre et sur mer. Elle aura lieu sur un champ dont vous ignorez l'existence. »

H.S. a appartenu pendant plusieurs années à la Gueniocha (Société de l'Océan Noir) : parti visant à servir l'Empereur et les intérêts japonais. Partisan de l'expansionnisme nippon, depuis le siècle dernier.

La Gueniocha regroupe des politiciens, des samouraïs, des aventuriers, des gangsters, des prêtres shintos, mais aussi des pratiquants clandestins de la magie et de la divination.

Pause

H.S. s'approche de la cheminée, et prononce quelques paroles en japonais, en paraissant se réchauffer les mains. Quand il s'écarte de l'âtre, je vois distinctement une flamme s'étirer, et prendre la forme d'une petite silhouette. Elle se déplace sur une bûche à longues et lentes enjambées, comme une danseuse. Puis elle bondit, retombe parmi les braises, et disparaît.

Nous n'en parlons pas. Par ce numéro de prestidigitation, H.S. a probablement voulu me montrer qu'il était lui-même de ces magiciens de l'Océan Noir.

H.S. : la Société de l'O.N. veut réveiller les flammes de la sorcellerie partout en Orient, pour frapper les Occidentaux par des moyens contre lesquels nos esprits cartésiens ne connaissent pas de parades.

Elle veut convaincre les habitants de nos colonies que le « grand frère nippon » veut les libérer du joug des Blancs. De cette façon, elle compte dévoyer tout ce que l'Asie connaît comme sorciers, fakirs et prophètes pour qu'ils se révoltent contre leurs puissances coloniales.

L'O.N. est implanté dans tous les cercles dominants du Japon et de ses colonies. Pour servir ses plans, elle se fait passer pour une société philanthropique, et encourage toutes sortes d'expéditions scientifiques nipponnes à l'étranger. Anthropologues, linguistes, archéologues, naturalistes japonais ont tous la même mission secrète : trouver des formes de magie utilisables pour chasser les Occidentaux d'Asie.

Selon H.S, jouer ce jeu-là, c'est réveiller des forces incontrôlables, qui ne se soucient pas de la politique humaine pour choisir leurs victimes.

« Ne craignez vous pas pour votre vie, en faisant ces révélations ? »

H.S. : « Je ne vivrai pas longtemps après cet entretien. Mais je ne puis laisser plus longtemps le spectacle des agissements de la Gueniocha se dérouler devant mes yeux sans rien y faire. »

Il me conseille de rentrer à mon hôtel sans tarder, et de quitter Moukden dès demain.

22 heures.

De retour à l'hôtel Yamato. Je suis très troublé par cet entretien. Ai-je eu affaire à un fou ? un mythomane ? Mais il m'a paru parfaitement sensé. Et sa démonstration devant la cheminée m'a fort impressionné.

Je vais dès à présent mettre mes notes au propre. Demain, je tâcherai de connaître le crédit qu'on peut porter à monsieur Shibuzawa, et d'en savoir un peu plus sur cette Société de l'Océan Noir.